

Correspondance

Marthe Verhaeren — Maria Van Rysselberghe

Sublime correspondance composée de 15 lettres, environ 45 p., écrite entre la mort tragique de Verhaeren, le 27 novembre 1916, à Rouen, et 1920, en pleine première guerre mondiale. Outre la mort du poète et l'impossible deuil qui traverse toute la correspondance, on y découvre des informations précieuses concernant la maison des Verhaeren au Caillou-qui-bique pendant la guerre, bombardé à nombreuses reprises, puis incendié quelques jours avant l'armistice, et par conséquent les oeuvres d'art et littéraire perdues. La correspondance évoque également la mort de la soeur de Marthe. Ensemble tout à fait passionnant et émouvant.

— **Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, sans lieu ni date [fin 1916 - début 1917], 1 double f., 4 p., encre noire, sur papier de deuil. Lettre bouleversante de la veuve du poète Emile Verhaeren, tout juste un an après l'accident tragique qui lui a coûté la vie en gare de Rouen.**

« *Lundi*

Ma chère Maria,

*Je ne vous écris pas. Pourquoi le ferai-je. Rien ne change hélas, et rien ne semble vouloir changer. Je souffre du même désespoir, de la même déception, — je passe de la plus profonde tristesse au scepticisme le plus glacé, durant lequel plus rien ne vaut la peine du moindre effort. — Puis, je me radoucis, je veux pour lui faire le plus et le mieux possible, et je reprends une apparence de courage. Et cette apparence de courage, je la montre, toujours extérieurement, du matin au soir — ne cessant que quand il y a un ami auprès de moi, je travaille pour lui. **Je lis toutes les bribes qu'il a laissées, je les classe, — je les copie.** Depuis plusieurs jours, je suis dans les conférences : l'Académie de Londres veut lire, en séance solennelle ce qu'il a écrit en vue de la réception qu'on devait lui faire bientôt là-bas, — c'était difficile à trouver — mais enfin, c'est arrangé.*

*Les livres dont il avait préparé avec tant d'amour la présentation paraissent les uns après les autres : une traduction des Heures Claires arrive d'Amérique — le Choix de Poèmes d'Heumann, Les Poèmes Légendaires — tous les trois fort bien venus. **Quel déchirement chaque fois !***

Excusez si je parle de moi. C'est à lui seul que je pense en vous disant cela. J'ai été tranquillisée de vous savoir hors d'inquiétudes quant à Théo, vous et Beth, ce n'est rien qu'un moment d'ennui, je le sais. Merci pour les cartes reçues de Belgique. Juliette et William font tout leur possible pour arriver jusqu'ici. Cela me serait d'un grand réconfort. La petite fait tout ce qu'elle peut, — et c'est beaucoup ce qu'elle peut — mais je ne veux pas l'assombrir plus encore qu'elle ne l'est, — et souvent cela m'est fort dur de conserver une attitude tranquille quand j'ai le coeur si atrocement déchiré.

*Je ne vous dis plus rien, ma chère Maria — vous savez que je pense à tout ce que vous avez eu de jours malheureux, là-bas, à Rouen, à ceux que vous avez, et à ceux que vous aurez encore, **car il est d'une profondeur sans fin, le vide qu'un être tel que lui laisse partout.***

Je n'ai pas écrit à Gide. Et combien toujours, je le vois et l'aime.

A vous trois de tout coeur.

Marthe »

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, 28 novembre [1917], 1 double f., 4 p., crayon gris, sur papier Vergé blanc crème superior. Lettre bouleversante de la veuve du poète Emile Verhaeren, tout juste un an après l'accident tragique qui lui a coûté la vie en gare de Rouen.

« Ma chère Maria,

Votre lettre arrive, presque à l'heure même où, l'an dernier, vous frappiez chez nous ! — Et vous me demandez de mes nouvelles vous qui devez si bien les connaître. Ces jours derniers ont été sombres et désespérés. Ma raison a été terrassée, j'ai ressenti mon cœur se rebriser morceau par morceau et je suis restée impuissante devant tant de délabrement. Aujourd'hui, je suis plus tranquille, c'est ma seule souffrance que je revois et celle-là, elle m'émeut moins.

J'aurais pu refaire ce lourd voyage d'ici là-bas. La Reine m'a envoyé hier une auto et son secrétaire pour m'accompagner. Je l'aurais du reste aussi accepté, mais le docteur a cru devoir presque m'obliger à ne pas partir : je serais rentrée trop affaiblie. Et il a été décidé, avec le secrétaire, que d'ici quelques semaines, j'irai.

Si cela m'est alors permis, sans doute, vous prierai-je, ma chère Maria, de m'accompagner ? J'ai dit votre nom. Et Ingenbleick (?) m'a répondu que ce soit possible.

Je vous écris couchée : tout m'est défendu. Je ne sais comment je vais : je crois plutôt pas très bien. Lentement on prononce des mots assez graves. On veut encore un autre docteur, spécialiste. Ce serait le 6e. J'en ai soupé. Et je demande du répit. A vous et à Théo. De tout cœur. Marthe. »

— Marthe Verhaeren, billet autographe signé à Maria Van Rysselberghe, sans lieu ni date, 1 double f., 1 p., encre noire, sur papier de deuil, à propos de billet pour *Le Cloître* et de la visite d'André Gide « *si profondément affectueux pour lui* ».

« Ma chère Maria,

Voici les billets pour Le Cloître.

J'ai vu Gide ce matin. Ma journée est moins douloureuse, je l'ai senti si profondément affectueux pour lui.

Bon voyage encore et bien à vous

Marthe »

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, 28 avril 1917, St Cloud, 1 double f., 4 p., encre noire, sur papier de deuil.

« Ma chère Maria

Votre lettre arrive, et je ne veux pas attendre un instant pour vous répondre un mot. Vous dire que oui, que le mieux physique, sinon s'améliore encore — du moins reste acquis.

Je fais cependant tout mon possible pour surmonter ma faiblesse... et ceci ne sont pas de vaines paroles, croyez-le, c'est vrai. **Mais sur quoi ma volonté ne peut encore pas grand chose, c'est sur ma douleur morale. Celle-là est trop profonde, et trop vivante encore pour ne domine pas tout.**

Et quand j'essaie de trouver des raisons pour me calmer un peu, je n'en trouve que pour me désespérer plus encore.

Alors, je travaille de l'éveil au coucher, et je suis contente quand quelqu'un entre, c'est un repos pour mes yeux, et une obligation à répondre, à ?, n'importe quoi, c'est un moment de répit.

C'est lâche, peut-être.

Mais il y a des moments où l'on fait ce que l'on peut pour tâcher de se sauver, d'autant plus que, au fond, c'est encore pour lui.

Juju ne pourra pas venir, je la comprends bien. Cela, c'est un vide.

Théo m'a écrit hier, je voulais lui répondre ce matin, mais j'ai dû écrire cinq ou six lettres d'affaires. J'en étais à la fois abrutie et désespérée et ai remis à demain.

Il y a trois ou quatre jours, je vous ai écrit quelques mots à Champ (?)

J'espère qu'à l'heure qu'il est vous avez enfin retrouvé votre amie, je vous le souhaite.

Quand vous serez installées, écrivez-le moi, que, sous peu, je puisse vous redonner des nouvelles d'ici.

Je ne savais pas la mort de Maubel.

A bientôt, ma chère Maria, je vous embrasse affectueusement, et faites mes amitiés à Mad Magrisch, je vous prie.

Marthe

Merci des cartes, je n'ose en envoyer, j'ai peur d'inquiéter mes amis. »

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, 17 mai 1917, St Cloud, 1 double f., 4 p., encre noire, sur papier de deuil.

Chère Maria,

Voilà déjà trois ou quatre jours que j'ai reçu votre lettre.

Je n'y ai pas répondu encore, j'ai été et suis si désemparée ! Le printemps qui s'est montré tout à coup, et avec tant de somptuosité et d'orgueil, m'abat absolument.

Je réentends sans cesse ses cris de joie de l'an passé, devant les marronniers en fleurs qu'ils voyaient à chaque éveil ! Et ils n'étaient guère admirables comme ils le sont cette année. Et c'est pour tout la même chose, je ne puis me réhabituer à ce renouvellement de vie, sans lui.

Mon effort ne veut pas faiblir, mais il y a des moments de douleur, plus forts que lui.

Il ne faut cependant pas perdre foi en moi, comme vous semblez vouloir le faire, j'ai grand besoin de la confiance que ceux qui continuent à l'aimer ont en moi. Si celle là venait aussi à m'échapper, je pourrais me laisser atteindre. Ma volonté et mon raisonnement ne le veulent absolument pas, mais mon cœur, lui, n'en peut parfois plus !

Je me soigne physiquement, bien je me surnourris, en gobant des oeufs. Et il paraît que, vraiment, j'ai la meilleure allure. Cela n'empêche que je n'ose encore sortir. C'est vrai que je n'en ai nullement envie. Mais quoique cela, je n'oserais m'aventurer au dehors. J'ai fait deux chutes, ces jours derniers, dont une qui m'a laissé étourdie et affaiblie longtemps.

Je parle de moi, et cependant en commençant ma lettre, je ne voulais presque ne vous dire que combien je suis touchée de tout ce que vous me dites de vous et de votre amie. Dites lui que je comprends qu'elle ne me dise rien. Je sais combien elle l'aimait. Je vois donc tout ce qu'elle ressent et tout ce qu'elle pense, et l'en remercie.

J'espère Elisabeth auprès de Théo. Cela va le remettre d'aplomb, certes.

Je vous envoie par le même courrier une photographie. Celle que vous me demandez, je crois bien.

Juju ne vient pas. Et je crois ne pourra plus venir.

C'est tout, je ne vous dis plus rien aujourd'hui. J'attendrai une heure meilleure.

Pour votre amie, mes bonnes amitiés, et je vous embrasse.

Marthe

Je mets cette carte pour Ju. Si vous croyez pouvoir la lui expédier, faites le, je vous prie. Sinon, ce n'est rien.

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, sans lieu ni date [fin 1918-début 1919], 1 double f., 4 p., encre noire.

« Lundi,

Ma chère Maria,

Voilà longtemps que je ne vous ai plus écrit, et j'aurais dû le faire d'autant plus que j'ai été fort inquiète pour Marianne.

J'espère que son père a pu être guéri, et qu'à l'heure qu'il est, tout est revenu au calme, et peut-être même à la joie chez eux.

Marie Henkman m'a priée, avant de me quitter, vendredi soir, de vous dire que si elle ne vous a pas donné de renseignements, quant aux départs pour Bruxelles, c'est p.c.q. tout ce qu'on lui disait d'un côté était contredit de l'autre. Maintenant les journaux affirment que les trains vont bientôt être réguliers.

Je sais aussi que, tous les jours, un train quitte Paris pour Bruxelles, mais le voyage est très très long (54h m'assure-t-on) avec arrêts n'importe où et à n'importe quel moment du jour et de la nuit.

*De moi, je ne vous dis rien, ma chère Maria, car je ne sais que vous en dire. Du reste, vous allez, je le crois du moins, bientôt passer par Paris, et alors j'espère vous voir tous les trois. J'ai reçu plusieurs lettres du Caillou avec q. q. Détails par exemple : la maison a été, dès le début de la guerre, visitée dans tous ses coins, l'inventaire a été fait, — vérifié parfois — revérifié encore — deux mois encore avant l'armistice, cinq officiers (de l'état major sans doute, puisqu'ils y ont installé un bureau) ont pris possession de notre chez nous, et les Laurent qui avaient surveillé, sans prendre une seule heure de congé ont été mis dehors. Le 7, la maison a été bombardée, et comment ! **Rien que dans le petit jardin, on a relevé 20 obus allemands.***

La maison a-t-elle été pillée d'abord. — ? — Elle était trop isolée pour que quiconque puisse le vérifier. Moi, je persiste à croire que jamais les Allemands n'auraient eu le courage de perdre tout ce qu'il y avait là de précieux et d'irremplaçable.

A bientôt, j'espère, et je vous envoie à tous trois, mes vives affections, et vous embrasse pour vous souhaiter bonne chance.

Marthe »

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, St Cloud, 11 novembre 1917, 1 grande f., 2 p., 27x20,5cm, encre noire, en-tête imprimé de l'Établissement Physiothérapie de St Cloud / 2 avenue Pozzo du Borgo.

« Ma chère Maria,

Je n'ai pas répondu encore à votre lettre, un peu, parce que, moins on fait, moins on veut faire (et puis, c'est ordonné ainsi). Mais aussi un peu parce que je n'étais pas très contente : pourquoi me remontez vous, chaque fois que vous m'écrirez combien l'effort qu'il me faut faire est dur et même problématique encore. Personne ne le sait mieux que moi, mais puisque j'ai décidé d'y aboutir, à moins que je ne sois trahie par ma santé, il faut m'y encourager et non m'affaiblir et en doutant toujours, ainsi que vous le faites, vous ne faites pas bien.

Pour le moment, j'obéis. Jusqu'ici, il n'y a encore aucun traitement qui me paraisse sérieux. De l'avis des médecins d'ici et de Pierre — ils se sont consultés — il faut d'abord me laisser me détendre ! On me couche, on me douche, on me masse, on me sur nourrit, tantôt on va faire un examen électrique, puis un examen du sang. Enfin, pour quelqu'un qui n'a pas grande foi, c'est déjà bien ainsi. Pour moi, le fait seul de vivre sans la moindre préoccupation de la vie matérielle dans une maison où il fait clair, calme, chaud, où on mange très bien, et où tout est présenté proprement, soigneusement, cela seul est énorme. Puis je suis obligée de m'occuper de moi, et même couchée, je n'ai pas l'impression d'être inactive, puisque c'est travailler pour reconquérir des forces. Et je suis venue ici, sans rien de lui, à peu près. Par moments, je crains d'être lâche de n'avoir pu regarder plus droit devant moi le désastre tel qu'il est, et de n'avoir pu me reconquérir, là même où il m'a laissée, et où tout est encore lui. Mais vraiment depuis ces dernières semaines, je me sentais défaillir, et sans secours, je sentais que j'allais me perdre. Et puisque, je ne le veux pas, j'ai pris ce parti et je ne peux le regretter. Deux fois,; je suis retournée là-bas. La première fois, j'en suis revenue

désespérée, la seconde fois, moins. Mais quand même, à moins que je ne le doive, pour y prendre un renseignement ou l'autre, je n'irai plus avant assez de temps. Il faut que je sois assez forte pour le supporter.

Vous avez dû voir les Sterckman. Ils sont si heureux. Je suis content de savoir Sabeth joyeuse d'avoir retrouvé le pays qu'elle aime. Je vous souhaite bon séjour à Théo et à vous et je vous embrasse tous les deux.

Marthe »

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, 13 décembre 1917, 1 double f. + 1 f., 6 p., 17,4x12,2cm, encre noire, sur papier de deuil.

« Ma chère Maria,

Il me semble qu'il y a longtemps que je ne vous ai plus écrit. Et comme ma dernière lettre devait être plutôt attristante, car j'ai passé de bien mauvais jours, il est juste qu'aujourd'hui que je me sens un peu reconquise, je vienne vous le dire.

Les docteurs m'ont demandé un peu sévèrement de ne recevoir personne, ou très peu d'amis pendant quelques temps. J'avais jusqu'alors regimbé ferme à cette idée, puis peu à peu, j'ai compris moi-même le besoin d'être au repos complet. J'y suis à peu près ? depuis 15 jours et je dois avouer que je suis arrivée à avoir une certaine détente. Je ne suis pas isolée cependant puisque je [indéchiffrable] non loin de moi bien que ne le voyant que très très rarement, puis j'ai déjà deux ou trois charmantes camarades ici, dont le jeune docteur et sa jeune femme, lyonnaise, ce qui nous rapproche. Et nous habitons porte à porte, ce qui fait que souvent nous frappons l'une chez l'autre. Avec tous ceux-là, je ne parle pas de lui. Je garde donc à moi et en moi celle belle et douloureuse partie de ma vie, qui est toute ma raison d'être. Et j'en arrive à donner en extérieur un intérêt à tout ce qui m'entoure. Moi-même parfois je m'y trompe. Et souvent ceux qui me voient et m'entendent peuvent croire à une presque reconquête de l'existence. Cependant, j'ai peur de ne regarder, bien en face, le coeur. Il va à la dérive et au désespoir, toujours, mais il ne me plait pas de je pas me dompter.

Physiquement, ces derniers jours, j'ai repris — on m'assure même que jamais depuis deux ans je n'ai été mieux portante (à voir). Je fais mon possible, sans cesse. Je me force à manger, pour d'autres ce ne serait pas un mérite, car tout ici est bon, large, et joliment présenté. Mais pour moi qui n'ai pas d'appétit et qui ne suis pas autrement gourmande, c'est quand même un effort. Ma chambre est jolie, chaude, bien éclairée. Je travaille pour les soldats. Et c'est tout. Le traitement jusque'à présent, n'est rien : douches, massages, repos, piqûres. On parle d'électricité, puis de nouveau de consultation, mais ils m'assomment : si à 4 ils ne savent pas quoi au juste, ils ne le sauront pas à 5. Il est impossible que Pierre Hubert ne sache pas quoi. Quant à me laisser tripoter la colonne vertébrale, je ne le veux pas.

Vous viendrez sans doute bientôt voir tout cela, ma chère Maria. J'ai fait un arrangement [indéchiffrable] facile : je peux inviter à déjeuner qui je veux. L'appartement est vide, ma bonne m'a quittée. Mais [indéchiffrable] a la clef, y va souvent, rien ne bouge, et j'ai quelques repos à savoir que quelqu'un qui l'aime beaucoup y veille.

Je reprends un bout de papier pour vous dire ceci : avant hier sont venus ici un soldat français et ses deux filles.

Ces deux filles ont quitté Bruxelles il y a dix jours : elles ont une mère ronde et rose. Ce qui donne donc tort aux racontars qui veulent que toute la Belgique dépérit.

Elles m'ont raconté qu'en effet la vie devient difficile, en ce sens que chère.

Mais on y trouve presque tout. Depuis le printemps dernier, le moral faiblit fort, on en a assez, et quelques-uns osent dire des choses désolantes, à notre point de vue. Jamais on ne s'est autant qu'aujourd'hui amusé : les théâtres, les cinémas et les thés en musique sont pleins. Il y a une tapée de nouveaux riches, ceux qui font l'accaparement, qui tapagent et festoient.

Les seuls malheureux sont les petits bourgeois. On parle encore français, mais beaucoup de boutiques affichent en allemand.

J'en ai assez.

Je rouvre encore : une de ces jeunes filles est peintre. Elle voudrait, puisque française entrer aux Beaux-Arts, mais c'est impossible avant la saison prochaine. J'ai pensé à l'école Ranson. Théo serait-il assez gentil pour me dire les conditions et l'adresse, et s'il y aurait moyen d'avoir une diminution de prix pour la fille d'un soldat, peintre lui-même et sans ressources. Il s'appelle Willems.

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, 28 mars 1918, 1 double f., 4 p., 17x12,5cm, encre noire, sur papier de deuil.

« Ma chère Maria,

Il y a longtemps que je ne vous ai plus rien dit : je n'écris plus, sauf quand je dois répondre aux choses qui concerne Verhaeren.

Rien ne change, au reste. Avec plus ou moins de vaillance, ou plus ou moins de défaillances, je vis. Ma santé, me dit-on, est meilleure. Je le crois du reste, puisque je gagne du poids.

Mais mes jambes ?

Et c'est elles qu'il me faudrait pour pouvoir agir par moi-même et retrouver quelque force morale.

On dirait que plus je vois de médecins, et plus je suis abandonnée.

Le grand maître, pour l'acceptation duquel on m'a talonnée pendant trois mois, passe toutes les semaines devant ma porte, sans même y entrer un moment.

Et on ne fait plus rien de rien. C'est donc qu'il n'y a rien à faire. Je suis étonnée de parler aussi longuement de moi, alors qu'en réalité j'y pense si si peu. Toute ma pensée reste où vous savez et la petite part qui n'y est pas, va aux événements d'aujourd'hui.

On a tapé ferme sur nous, du moins les gothas, car le canon est dirigé vers ailleurs. Je ne sais encore où je serai dans quelques temps. Beaucoup de malades ont quitté, d'autres s'apprentent. Il est certain que si cela continue l'établissement fermera. Les Tribout, ni Claire, ni Marthe ne bougerait, quoi qu'il arrive. Et je m'arrangerai avec eux car quoiqu'on ait déjà fait, 3 fois, voulu m'emmener dans le midi, je ne veux pas partir. Excusez cette sale lettre, j'écris absolument couchée, et cela m'agace.

Très à vous tous.

Marthe »

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, 21 novembre 1918, 1 double f., 4 p., 15,3x11cm, encre bleue, sur papier de deuil.

« 12 nov. 18 St Cloud

A votre lettre si émue, de l'autre jour, je n'ai pas encore répondu, et vous le comprendrez, ma chère Maria, vous qui me connaissez déjà assez bien que pour savoir quelle a été ma détresse durant ces dernières semaines, et combien j'aime peu à me montrer quand je suis dans des heures sans vaillance. Et vous ne vous doutez cependant pas de tout ce qui est : notre petite maison du Caillou est réduite en cendres, il n'en reste rien de rien ! Cela m'a été annoncé en quelques mots par la fille de Laurent, notre propriétaire, elle ajoute « aussitôt que ce sera possible, j'irai à St Cloud, vous dire tout ce que nous avons souffert ».

Décidément, c'est vrai, les manuscrits ont été sauvés (mais j'ai bien peur qu'on ne les ait pas trouvés tous) et elle me dit aussi « la correspondance à laquelle vous tenez tant est chez moi ». Ce ne peuvent être que les lettres, de lui. ».

Je n'essaierai pas de vous rappeler le nombre de choses précieuses qu'il avaient entassées là bas. Vous devez vous souvenir d'un bon nombre d'entre elles. Et depuis que vous n'étiez pas venus, la maison s'était considérablement agrandie. Et embellie et remplie. Les murs étaient couverts de bibliothèques, dans toutes les pièces. De Théo, il y avait "Les Nounous", un dessin de nu, à la sanguine, beau — le dessin de Verhaeren lisant, une étude au pastel de femme nue, plus des tas de dessins et eaux-fortes. Il y avait les Degas, les Gustave Moreau, toutes les lithographies de Redon. Mais je cesse, je n'en finirais pas d'ajouter trop

*d'importances à ces choses matérielles et remplaçables. La seule vérité, c'est qu'il est désastreux que ce coin qui était destiné à devenir un lieu de pèlerinage et de réconfort pour les jeunes, ait été, le dernier jour de guerre, complètement anéanti. Et, aussi, désastreux que ces murs dans lesquels il a vécu si hautement et si bellement durant près de quinze ans, ne soient plus pour exalter ceux qui auraient pu y venir pour y trouver de la force et de l'ardeur. Enfin, il sera dit que rien ne lui aura été épargné. Je trouve même qu'il y en a tant que je finis par me dire : « quoi encore ? ». Et j'attends. Je veux rester debout quand même, et docilement, je me laisse piquer et soigner, sans y croire trop, mais pour me dire que j'ai fait ce que j'ai pu pour rester au-dessus de l'eau.
A vous tous bien affectueusement
Marthe*

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, 4 février 1919, 1 double f., 3 p., 21x13,5cm, encre bleue.

« 4 février 1919

Ma chère Maria

Votre lettre m'a fait bien plaisir et j'aurais voulu vous le dire plus tôt. Mais vous ne vous imaginez pas ce que, depuis ces dernières semaines, j'ai eu de surcroît de correspondances de toutes sortes. Et ce sont toujours les plus proches qu'on néglige, apparemment, le plus. Que vous ayez trouvé votre brave petite maman, vieillie et d'esprit lointain, je m'en doutais bien un peu : les dernières visites que je lui fis, il y a pas mal d'années déjà, me faisaient pressentir ce qui est aujourd'hui. Elle ne souffre de rien. C'est déjà tant, et quand même consolant pour ceux qui l'aiment.

Par vous, je sais quelques détails sur les Van Mons. Heureusement que vous, vous m'avez parlé d'eux. Ça, à part deux petites cartes, fort tendres du reste, d'Emile, je n'ai encore reçu pas le moindre petit mot, d'aucun membre de la famille Verhaeren.

Maria Cranleux¹ vient de m'écrire - peu. Rite est la seule qui me parle un peu longuement des siens et de nous.

Notez que je ne tire aucune conclusion de ce silence prolongé de tous. Je vous le dis, simplement.

Vous me demandez de mes nouvelles ? Quelles peuvent-elles être ?

On dirait que le temps ne passe que pour me faire mieux profondément sentir tout ce que le sort fut cruel et injuste pour lui !

Je reprends, pour l'abandonner après, la force qu'il me faut pour dominer ce mal qui me mine lentement. Je crois, sans le croire vraiment, que je finirai par le dominer. Ma santé entrave beaucoup l'élan de mon désir. Mais de celle-là, alors, je ne puis pas du tout être maitresse.

Quand vous verrez Thérèse Dejongh, dite lui donc combien je suis honteuse d'être ainsi en retard vis à vis d'elle. Je compte lui écrire, peut-être ce soir, si ma journée n'a pas été trop lourde.

Si vous voyez les amis du Luxembourg, ne m'oubliez pas auprès d'eux, pas qu'auprès d'Augustine Deck et Marie Closset.

Tout ceci dit vivement, je ne voulais que vous dire que je ne vous oublie pas et je vous embrasse bien, ainsi que [indéchiffrable],

*A vous
Marthe*

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, 21 mars 1919, 1 double f., 3 p., 16x11,5cm, encre violette.

¹ la soeur d'Émile Verhaeren, Maria, a épousé Charles Cranleux, dont elle a eu cinq filles : Suzanne, Yvonne, Marguerite (que Marthe appelle ici Rite), Jeanne et Hélène.

« 21 mars 1919

Ma chère Maria,

Je commençais à trouver long votre silence. Et je l'interprétais en me disant que vous étiez dans le Luxembourg très prise par vos amis là-bas.

Vous me dites ce que souvent déjà j'ai entendu, que la vie reprend si lentement et est si loin de toute vaillance, en Belgique. Ici aussi, me semble-t-il, il y a en tout et chez tous plus de lourdeur. Et aucune réelle paix ne paraît être rendue. Vous pourrez me répondre que je vois dorénavant tout au travers de moi-même, donc tout assombri et déprimé. Mais, je ne crois pas que ce soit tout à fait ainsi, je crois qu'en réalité les conséquences de la victoire restent problématiques. Et il me paraît qu'on attend autre chose encore. Quoi ? Je ne saisis pas. En ce moment, si j'avais tenu ma promesse, je serais à la veille de mon départ pour Bruxelles.

J'en ai eu peur. J'ai prié les Montald de ne pas venir, s'ils ne venaient que pour me ramener avec eux.

Ils ne sont pas venus ; ils ont beaucoup trop à faire pour le moment ; et me voilà de nouveau, me débattant entre des tas de raisons, les plus contradictoires, ne sachant plus où serait le mieux, où serait le pire, où est mon devoir, où serait aussi le peu de repos qui me reste à avoir. Je ne sais plus rien.

Les amis d'ici font ce qu'ils peuvent, mais rien ni personne ne peut arriver à me remettre en équilibre.

Puis Juliette est malade assez sérieusement, je comptais beaucoup sur elle et William², ils devaient venir passer le printemps et l'été avec moi. Et tout cela est remis, dieu sait à quand. Si elle continue à être malade, je tâcherai d'aller quand même à Bruxelles. Si le hasard pouvait me rencontrer quelqu'un qui partirait en auto cela simplifierait beaucoup les choses. Car, surtout pas ces temps humides, je marche de plus en plus mal.

Et puis, Marie, ma bonne, se marie. Encore une ennuyeuse complication. Il y a des jours où j'ai envie de rentrer à la Maison de Santé, tant j'ai pris en horreur ces histoires ménage.

Comme je grogne. Vous devez me trouver assommante, et je m'en rends si bien compte.

Dites aux amis de là-bas que je ne les oublie pas. Votre brave maman ne sait plus qui je suis, sinon je l'embrasserais autant que je vous embrasse.

Marthe »

— **Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, 18 juillet 1919, 1 f., 2 p., 22,8x14,2cm, encre noire, papier à en-tête avec photo de « transport d'un blessé — juin, 1917 ».**

« 18 juillet 1919

Ma chère Maria,

Voilà des semaines et des semaines que je ne vous ai plus écrit. Mais je savais que, par les amis communs, vous étiez mis au courant de tout ce qui se passait ici. Du reste, tout ce qui était, était si douloureux et si décourageant, que j'aimais mieux ne pas en parler.

Tout est fini ! La pauvre petite Ju a « semblé » avoir eu de l'espoir jusque'à la dernière minute. Mais elle était tellement lucide, et tellement clairvoyante que je me demande si son attitude extérieure était la vraie. Et puis quelques pages qu'elle a écrites peu de temps avant sa mort, ont des mots désespérés qui ne peuvent laisser grand doute sur son état moral.

William, vous le connaissez assez pour le comprendre, n'est plus qu'un débris. Il a, durant la maladie de Ju, passé par toutes les phases : il a été, selon les heures, doux, désespéré, colère, méchant !, parfois même soumis. Maintenant, il reste déchiré.

² Juliette Massin (1866-1919), la soeur de Marthe, a épousé le peintre symboliste William Degouve de Nuncques (1867-1935), en 1894, rencontré par l'entremise de Maria Van Rysselberghe. Elle décède tragiquement de la maladie qu'évoque ici brièvement Marthe, quelques mois après cette lettre, plongeant le peintre William Degouve de Nuncques dans une profonde dépression et trois années d'inactivités. Voir lettre du 18 juillet 1919 au sujet de la mort de Juliette Massin.

Je ne l'ai plus vu, depuis le moment où lui-même l'a couchée dans le cercueil. J'ai eu moi-même beaucoup à faire. Et puis, cette difficulté que j'ai à me déplacer complique tout.

Hier, avec P. Spaak et P. Héger, nous avons été à St Amand et nous avons décidé de rendre Verhaeren à son village, dans une prairie à nous, devant l'Escaut. P. Héger va écrire à Octave pour que, si celui-ci a le temps, il dessine une ligne de dalle, c'est tout ce que je veux qu'on fasse. Le nom, deux dates et les 4 vers de l'Escaut.

Excusez la rapidité de cette lettre. J'en ai trop à écrire et je suis si fatiguée. Je pars samedi pour le Caillou et quelque jours plus tard pour St Cloud. A vous trois. M. »

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, 24 décembre 1919, 1 f., 2 p., 23x14,5cm, encre violette.

« 24 décembre 1919 — St Cloud

Ma chère Maria,

Ces derniers temps, plusieurs fois, j'ai voulu vous écrire, puis, ne sentant en moi que des choses décourageantes à dire, je ne l'ai pas fait. Je crois que je suis de plus en plus triste et je n'arrive à n'attendre plus que le moment où je vais m'endormir, pour ne plus rien savoir du tout. Ce qui parfois me semble me sauver encore, c'est l'idée, ou l'illusion que j'ai, que peut-être je lui sers encore à quelque chose. Mais est-ce vraiment vrai ?

Puis ma santé s'affaiblit, je marche très très mal, et j'ai des douleurs aux pieds quand je les pose par terre, ce qui complique encore plus tout.

A l'instant la bonne me casse le broc en verre, de la garniture de toilette que vous aviez donné à Verhaeren ! Est-ce remplaçable ? J'ai bien peur que non. Enfin ! Cela m'ennuie et me met un peu en colère.

Chez Marthe : cela va. Elle et la petite vont très bien, et Jean se débrouille. Il est chez Genicier (?), pas grand chose. Mais il est content quand même, en attendant mieux.

J'ai vu Thomas, brillant. Si c'est la foi qui fait de tels miracles, tant mieux, et, peut-être, tant pis.

Je pense à Madeleine Maes (?) et ne sais comment me l'imaginer. Car, malgré sa vaillance, ces deux coups successifs ont été trop durs pour ne pas qu'elle en sorte ébranlée.

Ma cousine Marguerite va venir dans 3 ou 4 semaines, mais elle me fatigue, et je crois qu'au bout de quelques temps, je la prierai d'aller à la Pension de famille ; ici à côté. Je ne fixe encore aucun projet ; j'ai bien peur, parfois quand je songe que je suis seule, Georges est bien là, mais il peut partir ou voyager.

Je sens que vais radoter un peu et je vais laisser là mes histoires.

Ce que vous me dites de Théo et Elisabeth me fait plaisir pour nous et pour eux, et je suis contente pour vous deux, de savoir Octave auprès de vous. Savez-vous 'il a des nouvelles de St Amand ? Tout traîne, et même semble vouloir se compliquer. Par moi même je ne peux plus rien. Vous savez combien les lettres avancent peu les choses. Et votre brave petite vieille maman ? Combien je comprends vos appréhensions. Heureusement, vous savez qu'elle ne souffre d'aucune façon.

Je vous quitte, ma chère Maria, j'ai trop de choses à dire pour essayer même de les dire.

Ceci n'est qu'un bonjour que j'envoie à vous tous. Et des souhaits.

Bien à vous

Marthe »

— Marthe Verhaeren, lettre autographe signée à Maria Van Rysselberghe, 4 juin 1920, 1 double f., 3 p., 17,1x13,3cm, encre noire.

« Angre — Hainaut

4 juin 20

Ma chère Maria,

Votre lettre m'est bien parvenue à Woluwe. Et j'y avais répondu, aussitôt.

Mais elle n'avait pas été mise à la poste, cette réponse. Je l'ai relue et : déchirée. Mon dieu ! Comme il est difficile d'écrire quand on doit écouter ses mots ! Aussi aujourd'hui je vais vous dire en raccourci que chaque fois qu'à des dates douloureuses à revivre, vous me redites votre attachement au passé, vous m'apportez un réel secours et je vous en remercie de tout coeur.

Ce que vous me dites d'Elisabeth et vous-même me fait plaisir, puisque vous êtes heureuses, je ne puis être, en pensant à vous et à la petite, qu'heureuse aussi.

Mais d'une joie relative quand même, car, jamais, quoique vous disiez, et quelle que soit votre apparence, je ne croirai que le complet bonheur, haut et merveilleux, ce soit celui-là. Je m'arrête car je devrais encore déchirer ce mot. Et si vous saviez ce que de pages ont déjà été au feu, qui vous étaient adressées !

Je suis sans nouvelles de Théo. Cela me manque.

Je serai à Saint Cloud dans 7 ou 8 jours. Je vous embrasse bien toutes deux, et un sourire à Catherine.

Marthe ».